



Les intersémiotiques

Sémir Badir *

Résumé: À l'instar d'un certain nombre de notions aujourd'hui familières, mais dont la définition laisse parfois à désirer en termes de précision sémantique, comme celles d'intertexte, d'interdiscours ou d'interlangue, le concept d'intersémiotique demande, en guise d'entrée en matière, que l'on spécifie le rapport entre tel « objet » et « l'inter-objet » correspondant qu'il s'agit d'examiner. Afin d'étudier les intersémiotiques, trois grandes distinctions sont ici mises à contribution tout d'abord : (i) une distinction entre plan d'expression et plan de contenu ; (ii) entre structure formelle et manifestation ; (iii) entre les saisies paradigmatique et syntagmatique. Ensuite, tout en gardant à l'esprit l'enseignement de Hjelmslev au sujet des types sémiotiques (Résumé of a theory of language), on met en avant une typologie des intersémiotiques fondée sur le double critère de la « valeur temporelle » (chrono-syntaxes vs topo-syntaxes) et de la « valeur cohésive » (syntaxes cohésives vs syntaxes dispersives) des formes structurelles. Il en résulte un premier partage des intersémiotiques en récits, déductions, argumentations et descriptions, chacun de ces types pouvant se voir concrétisé par de multiples possibilités de manifestation.

Mots-clés: intersémiotique, Louis Hjelmslev, récit

Le terme d'intersémiotique est sous-employé. Il ne figure ni dans le dictionnaire de Greimas et Courtés (1979) ni dans le glossaire d'Ablali et Ducard (2009). Comme adjectif, il ne témoigne d'ailleurs d'aucune théorisation, marquant simplement un rapport, effectif ou seulement possible, entre divers objets sémiotiques ou réputés tels. Si les analyses sémiotiques portaient directement sur ce rapport, on pourrait déjà en apprendre sur ses propriétés. Mais le fait est que la plupart des études dites « intersémiotiques » sont consacrées simplement à des objets sémiotiques que l'on cherche à comparer entre eux et dont on préjuge l'hétérogénéité à un titre ou à un autre. Par exemple, les études portant sur les adaptations romanesques à l'écran se disent « intersémiotiques », parce qu'elles étudient un objet – un film – en relation avec un autre – un roman, le film et le roman relevant d'analyses sémiotiques, voire de substances¹, a priori distinctes.

Comme substantif, l'intersémiotique peut désigner au moins deux choses. Il peut désigner, premièrement, un concept servant à la description d'une propriété se rapportant à un objet. En l'occurrence la propriété qu'a un objet sémiotique d'être mis en rapport, soit par le seul fait de son étude, soit de manière stabilisée

au sein d'une pratique culturelle, avec un autre objet sémiotique. Dans ce cas, le substantif sera employé au masculin et aura pour synonyme *intersémioticit *. Ce dernier terme compte parmi les entrées du *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques* d'Ablali et Ducard : « l'inters mioticit  définit une interaction entre systèmes de signes » (p. 215). Le gain conceptuel par rapport à l'emploi adjectival reste évidemment très mince. Dans une seconde optique, l'intersémiotique peut désigner un objet spécifique pour un domaine d'études ou un objet plus ou moins naturalisé (c'est-à-dire non directement rattaché à un domaine d'études). Nous verrons en effet, dans la suite de cet article, que la théorie du langage de Louis Hjelmslev permet de considérer, in abstracto, un type d'objet susceptible d'être qualifié d'intersémiotique (  l'instar d'autres types sémiotiques, telles que les sémiotiques d notatives, les m tas miotiques ou les polysémiotiques). Mais nous verrons aussi que le type ainsi déduit de manière théorique peut correspondre au modèle d'un objet ayant une consistance empirique – en l'occurrence il s'agit du récit –, objet qui est dès lors à considérer lui-même comme une intersémiotique. Enfin, il découle de cette deuxième acception que l'intersémiotique pourrait  ga-

*. FNRS / Université de Li ge. Endere o para correspond ncia : (semir.badir@ulg.ac.be).

1. Il faut craindre que le réalisme naïf ait encore de beaux jours devant lui. Les sémioticiens, qui devraient être les plus aguerris contre ses illusions, admettent encore bien trop souvent comme un préalable à l'analyse la différence substantielle entre les objets qu'ils étudient.

lement désigner le domaine d'études dans lequel des objets intersémiotiques naturalisés sont étudiés (de la même manière que la sémiotique est le domaine d'études des sémiotiques). Nous ne mentionnons cette troisième acception que « par anticipation », comme on dit « pour mémoire »².

Les deux acceptions substantivables de l'intersémiotique permettent d'envisager son élaboration théorique en relation avec d'autres termes, construits avec le même préfixe et sujets aux mêmes dérivations morphologiques. On notera ainsi que, de l'adjectif *intertextuel*, ont été dérivés *intertextualité* et *intertexte*, termes qui ont fait l'objet d'élaborations conceptuelles distinctes. De même, à partir de l'adjectif *interdiscursif*, ont été conçus l'interdiscursivité et l'interdiscours. Des rapports existant entre les langues on a pu tirer l'adjectif *interlinguistique* puis construire le concept d'interlangue. Nous commencerons par exploiter les homologations qu'il est possible de poser entre les termes *intertexte*, *interdiscours*, *interlangue* et *intersémiotique*.

1. Intertexte, interdiscours, interlangue

L'intertextualité a été le lieu de considérations spéculatives abondantes au sujet de l'interprétation et de l'analyse des textes ainsi qu'en matière de théorie de la littérature (chez Kristeva, Riffaterre, Genette, notamment). La notion d'intertexte, en revanche, a été peu développée. Elle a à peu près la même indigence que la notion de contexte. L'intertexte peut désigner par facilité l'ensemble des textes avec lesquels est mis en rapport un texte donné (celui qui est porté à l'étude). On trouverait néanmoins difficilement des critères capables de délimiter ou de doter de propriétés cet ensemble « intertextuel ».

Pour ce qui est de l'interdiscours, Marie-Anne Paveau (2010) a montré que le concept, depuis son élaboration théorique d'inspiration althussero-lacanienne, a été utilisé de manière simplificatrice, soit comme instance purement théorique, soit comme « fonds discursif » matérialisé et concrétisé sous forme d'énoncés ou de textes ; sous ce dernier aspect, l'interdiscours ne se distingue guère de l'intertexte.

Quant au terme d'interlangue, il est de création assez récente et utilisé surtout en didactique des langues. Il rend compte de formations langagières considérées comme « mixtes », c'est-à-dire formées à partir de la syntaxe d'une langue-cible et le lexique d'une langue-source (par exemple, *on se sent*, formé par un italo-phonème par imprégnation lexicale de l'italien *ci sentiamo*, là où un locuteur natif du français dirait *on s'appelle*). Hors son domaine d'application et sa portée sociale,

l'interlangue ne diffère pas, en tant qu'objet théorique naturalisable, du pidgin et du créole. Il témoigne cependant, par le choix terminologique, d'un horizon de généralisation.

La comparaison entre ces trois notions montre toutefois, à un niveau de généralité où les différences liées à leurs objets respectifs sont effacées, une disparité structurelle. L'interlangue représente strictement une intersection — tératologique, mais peu importe ici — entre deux langues :

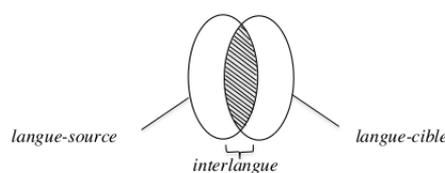


FIGURE 1
L'interlangue

L'intertexte représente quant à lui l'inclusion du texte dans un ensemble plus large. Cette inclusion est double : elle définit à la fois un extérieur pour le texte étudié mais aussi, à l'intérieur de ce texte, une part intertextuelle constituant une zone d'imprégnation pour cet extérieur même.

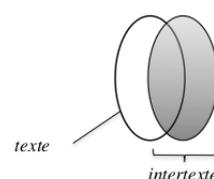


FIGURE 2
L'intertexte

L'interdiscours enfin suppose un ensemble de discours possibles qui conditionnent le discours mais ne se distinguent de lui que selon le point de vue modal (actualisé vs. potentialisé) :

2. Cette acception est évoquée par G. Molinié : « l'intersémiotique, au sens restreint, ce qui veut dire au sens strict, désignerait l'étude des traces du traitement sémiotique d'un art dans la matérialité du traitement sémiotique d'un autre art » (2004 : 47). Ainsi définie, l'intersémiotique renvoie clairement à l'usage adjectival du terme. Le conditionnel indique que la constitution de ce champ d'études demeure programmatique.

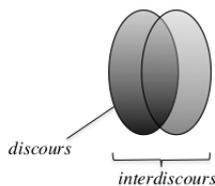


FIGURE 3
L'interdiscours

On observe ainsi que l'interlangue, l'intertexte et l'interdiscours n'entrent pas dans le même rapport avec l'objet que pointe leur radical. Une interlangue n'est pas une langue; c'est un groupe disparate de productions langagières, non une entité qui aurait sa structure propre, et son étude est entièrement dépendante de l'analyse des langues qu'elle met en rapport. Un intertexte peut se résumer à un texte, vis-à-vis du texte étudié. Ce peut être aussi une collection de textes. De toute manière le nombre des textes compris dans l'intertexte restera indéfini; leur dénombrabilité même n'est pas toujours envisagée. L'interdiscours, enfin, comme mémoire ou préconscient, n'a pas exactement les mêmes propriétés que le discours qui en garde la trace, bien qu'il semble pouvoir, du point de vue qui est le sien (celui d'un discours potentialisé), le contenir. Ce qui ressort de cette disparité, c'est qu'il convient de spécifier le rapport entre l'inter-objet et l'objet si l'on veut assigner une place théorique et une fonction précise à l'inter-objet. C'est en tout cas ce qu'on attendra du concept d'intersémiotique. Celui-ci ne peut être défini que si le concept de sémiotique est préalablement précisé, et si certaines de ses propriétés — en tant qu'entité structurelle, comme unité et comme manifestation empirique — sont clairement circonscrites.

2. Polysémiotique et performance complexe

Or les quelques rares allusions évoquant un concept d'intersémiotique dans la littérature actuelle sont tout à fait insatisfaisantes à cet égard. On a déjà cité la définition de l'intersémiotique présentée dans le *Vocabulaire* d'Ablali & Ducard comme « interaction entre systèmes de signes ». À la suite, les auteurs de l'article, Fr. Rastier et C. Duteil-Mougel, introduisent plusieurs autres notions voisines sans établir explicitement le rapport qu'elles entretiennent avec celle d'intersémiotique. La notion de « performance sémiotique complexe », d'abord : « un texte ou un film sont des exemples de performances sémiotiques complexes au sein desquelles différents systèmes de signes interagissent » (p. 216); celle de « sémiotique multimodale », ensuite : « il appartient à une sémiotique multimodale d'étudier

comment les divers systèmes de signes interagissent au sein de la pratique étudiée » (*ibid.*); celle de « performance polysémiotique », enfin : « on ne pourra décrire la complexité sémiotique des cultures qu'en développant la problématique de la description des performances polysémiotiques, en particulier les textes — le caractère polysystématique (normes socialisées : genres, discours; styles, tons, mouvements) et polysémiotique (systèmes graphiques et typographiques, prosodiques, gestuels, etc.) des langues et des textes a d'ailleurs été négligé » (p. 94-95).

Il importe de mettre de l'ordre dans ces usages terminologiques pour affermir la définition des concepts qu'ils sont supposés mettre en œuvre. Premièrement, l'intersémiotique demande à être distinguée de la polysémiotique. L'une et l'autre nécessitent la prise en compte de plusieurs systèmes sémiotiques à la fois. Mais cette prise en compte peut se présenter de deux façons : soit dans une performance singulière, dont l'unité serait détruite si l'on devait amputer son analyse d'un de ces systèmes (le cas du film, dont l'unité son — image est inhérente à sa performance); soit dans une série de performances dont l'analyse dégage l'unité formelle (le cas du texte, dont les performances sont activées selon plusieurs normes socialisées et selon plusieurs systèmes sémiotiques — sons, lettres, gestes —, et bien que, par ailleurs, il soit également possible de rencontrer dans une performance textuelle singulière l'activation de systèmes distincts, par exemple un système linguistique et un système typographique). Dorénavant, on limitera aux performances singulières qui activent plusieurs systèmes sémiotiques à la fois la qualification de performances *polysémiotiques* (dont les cas les plus nets associent l'iconique et le textuel : film, bande dessinée, spectacle vivant) et on réservera la qualification d'intersémiotique aux analyses mettant en avant des formes communes à des performances différenciées, la qualification polysémiotique de ces performances différenciées n'étant pas un réquisit de leur intersémiotique. Par exemple, il est permis d'étudier les formes intersémiotiques communes à un portrait photographique et à une description textuelle, sans avoir à reconnaître dans l'une ou l'autre de ces performances une performance polysémiotique.

Deuxièmement, il convient de distinguer dans les performances sémiotiques complexes, mieux que ne le proposent Rastier et Duteil-Mougel avec la dissociation douteuse d'un caractère « polysystématique » et d'un caractère « polysémiotique », ce qui relève d'une analyse du plan de l'expression et ce qui relève d'une analyse du plan de contenu. Pour reprendre l'exemple précédent : un portrait photographique et une description textuelle diffèrent du point de vue de l'analyse de leur plan d'expression; l'analyse intersémiotique pourra en revanche dégager des formes de contenu communes aux deux performances. Ce cas de figure doit être

distingué de celui où ce sont les formes d'expression qui sont communes à plusieurs performances. Par exemple, un même portrait photographique, mettons celui d'Arthur Rimbaud, peut apparaître dans des performances sémiotiques appartenant à des pratiques culturelles différenciées — album de famille, œuvre d'art, panneau publicitaire, etc. Certaines formes d'expression (en gros, les formes figuratives : traits et forme du visage) seront communes à toutes ces performances, bien que leurs valeurs de contenu dépendent de normes distinctes. Aurait-on intérêt à qualifier d'intersémiotique les formes d'expression communes à ces performances ? Assurément, non. Car une analyse du système sémiotique de la photographie est à même de rendre compte de ces formes d'expression et peut les associer à des formes de contenu, indépendamment des pratiques culturelles différenciées dans lesquelles sont prises les performances considérées. Ne portons pas de qualification intersémiotique là où la qualification sémiotique suffit.

La question théorique qui se pose consiste à savoir si l'analyse intersémiotique portera toujours exclusivement sur le plan du contenu. Certes, le principe sémiotique implique que toute analyse formelle du plan du contenu soit corrélée à une analyse du plan de l'expression. Il n'empêche que l'unité formelle dégagée comme unité intersémiotique doit appartenir à l'un ou à l'autre plan. Le cas d'un autre usage récent du terme *intersémiotique* permettra d'affermir l'opinion qu'il y a lieu de se faire à ce sujet. Francis Édeline (2012) tient pour intersémiotique l'analyse d'une ligne dite « intercostale » dans un tableau de Magritte, peint en 1950, intitulé « L'Art de la conversation II » : cette ligne est sans tracé propre mais permet néanmoins la lecture du mot « Amour » tout en partageant le tableau, comme une sorte de vague, en deux plages figuratives, lac et jardin nocturne. Elle possède certaines propriétés de son emploi dans les textes écrits (elle dépend d'une chrono-syntaxe, par laquelle elle est discrétisée en lettres et où les vides ne sont pas interprétés) et en tient d'autres de son emploi dans les dessins (elle relève alors d'une topo- et d'une icono-syntaxe, où elle n'est qu'un élément au sein d'un continuum segmenté et où les vides sont interprétables). Cette ligne ne correspond ainsi ni tout à fait à une forme d'expression de la sémiotique verbo-graphique (une occurrence du mot *amour*), ni davantage à une forme d'expression de la sémiotique icono-plastique (une sorte de vague), mais se situe de manière indécidable entre l'une et l'autre. Est-ce là un objet intersémiotique, comme le suggère Édeline ? Si c'était le cas, il faudrait reconnaître l'implication du plan de l'expression dans les considérations intersémiotiques. On aurait tort toutefois, ce nous semble, de reconnaître une telle ligne pour intersémiotique. Bien qu'elle permette de mettre en interaction, dans l'analyse, des systèmes sémiotiques distincts, elle n'est

elle-même ni une performance à part entière (mais incluse dans une performance qui, quant à elle, n'est pas intersémiotique et qu'Édeline ne considère pas comme telle) ni une forme (car son analyse ne la rend pas spécifique d'un système unique). De toute évidence, cette ligne relève d'un art rhétorique : son instabilité délibérée entre forme d'écriture et forme figurative ne saurait être érigée dans l'analyse comme une forme d'expression inhérente à un système spécifique.

L'enseignement tiré de ce cas est généralisable. Une forme d'expression, considérée en tant que telle (c'est-à-dire indépendamment de sa corrélation avec une forme de contenu), détermine le système sémiotique dans lequel elle est analysée. Certes, cette forme d'expression peut être manifestée dans différents types de performances sémiotiques, dont certaines seront qualifiables de « performances complexes ». Il n'en reste pas moins que ses propriétés formelles (telle par exemple, pour une forme de ligne, la propriété d'épaisseur ou de non-épaisseur) ne peuvent être communes aux différents systèmes sémiotiques actifs dans ces performances complexes, sans quoi, précisément, leur caractère complexe serait rendu caduc. En revanche, une forme de contenu ne détermine pas nécessairement le système sémiotique dans lequel elle s'analyse. La possibilité de tenir cette forme de contenu pour intersémiotique demeure donc et, en retour, il paraîtra raisonnable, jusqu'à preuve du contraire, de considérer que toute intersémiotique relève de l'analyse du plan de contenu.

Par contre il n'est sans doute pas raisonnable de considérer que *toute* forme de contenu est intersémiotique. Ce serait reconduire l'analyse intersémiotique à une recherche portant sur les universaux sémantiques. Prenons la forme de contenu « pomme ». Cette « pomme » est-elle intersémiotique ? Jusqu'ici nous n'avons donné aucun critère qui empêcherait de l'envisager comme telle. De fait, cette « pomme » peut être manifestée aussi bien dans une affiche publicitaire, un film, un opéra ou un traité de botanique. Elle n'y serait toutefois pas associée aux mêmes valeurs de contenu et ne permettrait sans doute pas d'observer des interactions intéressantes, ni entre les performances considérées, ni entre les systèmes sémiotiques dont celles-ci relèvent. Autrement dit, à devoir inclure la forme de contenu « pomme » parmi les objets d'une analyse intersémiotique, celle-ci risque de perdre toute valeur opératoire. Il importe par conséquent de poursuivre l'investigation théorique et d'affiner davantage la définition de l'intersémiotique.

À titre de bilan provisoire, on a au moins l'assurance qu'aucune des figures graphiques rendant compte du rapport entre inter-objet et objet, comme évoquées ci-dessus, ne satisfera à la représentation de la définition des intersémiotiques. Ces figures sont trop simples. Elles ne permettent pas de prendre en compte la distinction entre plan d'expression et plan de contenu,

ni celle entre système et performance (ou, ainsi que nous préférons le dire : la distinction entre structure formelle et manifestation). De fait, aucun des trois inter-objets considérés précédemment n'en désignait le besoin. Par contre, pour l'intersémiotique ces distinctions importent parce que, sans elles, son concept ne saurait être différencié de ceux d'une polysémiotique et d'une performance complexe. L'intersémiotique est une structure formelle relevant de l'analyse du plan du contenu de manifestations sémiotiques. Une telle définition demeure toutefois incomplète. Elle demande à être précisée au moyen d'une troisième distinction, celle existant entre l'analyse paradigmatique et l'analyse syntagmatique, et en fonction de la définition qu'il y a lieu de donner à une sémiotique qui ne serait pas une intersémiotique.

On se tournera alors vers la théorie du langage de Louis Hjelmslev (1975), à la fois pour remédier au souci d'une figuration graphique adéquate et pour trouver le moyen d'articuler de manière rigoureuse l'objet intersémiotique à l'objet sémiotique.

3. Les types sémiotiques

Dans le *Résumé d'une théorie du langage*³, Hjelmslev considère que les objets sémiotiques font partie de la classe générale des *hiérarchies*. Par là, il entend simplement la chose suivante : ce sont des objets soumis à une analyse. L'analyse d'un objet consiste en une division de cet objet selon un mode continu et uniforme. Une hiérarchie peut se représenter dès lors de la manière graphique suivante⁴ :

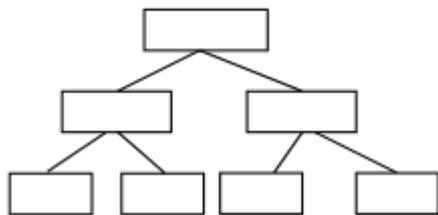


FIGURE 4
Une hiérarchie

Parmi les hiérarchies, les objets sémiotiques se distinguent par l'instauration d'une relation spéciale entre les dérivés structurels du premier degré de division de l'analyse — ces dérivés qu'on désigne comme les *plans* d'une sémiotique — de sorte qu'un isomorphisme puisse être, non seulement décrit, mais encore testé, éprouvé, entre les structures qui découlent de leur analyse. On appelle cette relation spéciale une *commutation* dans le cas d'une analyse paradigmatique (et l'objet sémiotique analysé est alors un *système*) et une *permutation* dans le cas d'une analyse syntagmatique (dont l'objet sémiotique est un *procès*) ; le terme générique rassemblant les commutations et les permutations est *mutation*. Par convention, cette relation est désignée par le symbole « ;R ». L'isomorphisme qui en découle entre les structures de dérivés des degrés inférieurs est représenté par Hjelmslev de la manière suivante⁵ :

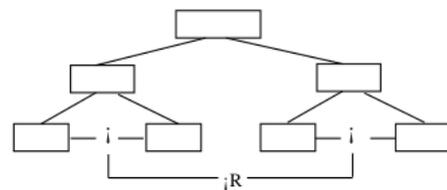


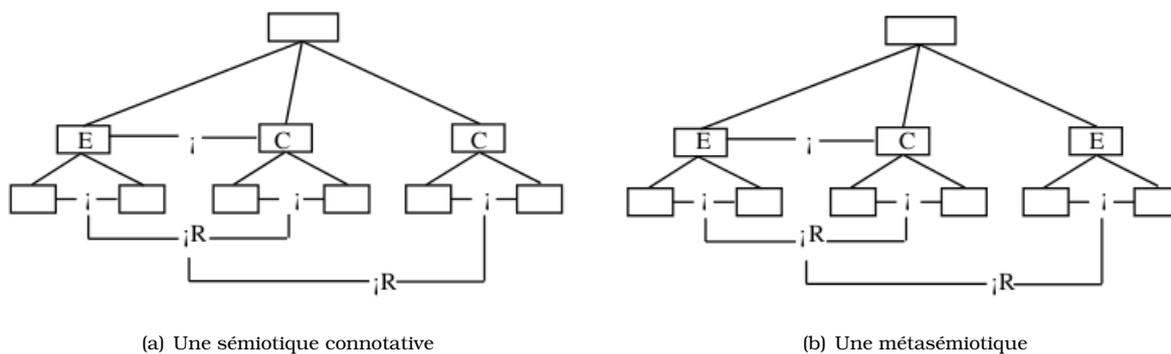
FIGURE 5
Une sémiotique

Cette représentation graphique correspond à l'objet sémiotique considéré dans sa généralité. Par défaut, il représente également le type particulier le plus simple parmi les objets sémiotiques. Cet objet simple correspond à ce que Hjelmslev nomme une *sémiotique dénotative* (sans que *dénotatif* renvoie à son acception en logique). En suivant les instructions définitionnelles données par Hjelmslev, on construit sans peine les figures graphiques d'objets sémiotiques plus élaborés, telles les sémiotiques connotatives et les métasémiotiques, qui sont des sémiotiques dont l'un des plans (*E* : plan d'expression ; *C* : plan de contenu) est une sémiotique.

3. Dans cette section, nous reprenons, sans les citer explicitement, et en les simplifiant quelque peu, un certain nombre de définitions contenues dans les premières pages du *Résumé* (pp. 3-17).

4. Une telle représentation ne vise que le caractère *définitoire* de la hiérarchie. On peut naturellement envisager une série de variations qui rendrait la hiérarchie plus complexe. Ces variations connaissent toutefois une limite : elles doivent demeurer homogènes entre elles, c'est-à-dire continues et uniformes.

5. Nous simplifions quelque peu ici un formalisme graphique que nous approfondissons ailleurs (voir S. Badir, *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, à paraître).



(a) Une sémiotique connotative

(b) Une métasémiotique

FIGURE 6
Une sémiotique connotative et une métasémiotique

Ces types d'objets sémiotiques, qu'on peut qualifier de *complexes*, doivent toutefois être distingués des *complexes d'objets sémiotiques* qui ne sont pas, quant à eux, des objets sémiotiques. Les complexes de sémiotique correspondent à la figure graphique que Hjelmslev présente du *complexe d'analyses*, dès lors que ces analyses sont des objets sémiotiques.

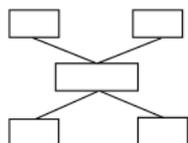


FIGURE 7
Un complexe d'analyses

Or une telle figure graphique s'avère défailante au regard de la définition du complexe d'analyses. Cette définition indique qu'un complexe d'analyses est une hiérarchie d'analyses portant sur le même objet. Dans la Figure 7, on peut voir en effet qu'un objet, situé au centre de la figure, est le départ de deux analyses (très simplifiées ici, puisqu'elles ne comptent chacune qu'une seule division de dérivés). Mais ce que la Figure 7 faillit à montrer, c'est que ces analyses sont elles-mêmes prises dans une hiérarchie. On peut corriger

ce défaut, en montrant une hiérarchie dont les dérivés du premier degré représenteraient eux-mêmes des hiérarchies :

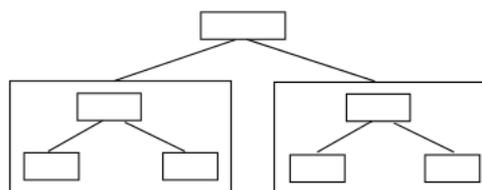


FIGURE 8
Représentation alternative d'un complexe d'analyses

La Figure 8, toutefois, satisfait tout aussi peu que la précédente à représenter un complexe d'analyses dans chacun des aspects essentiels de sa définition. En effet, dans cette figure-ci, on ne peut plus voir que les analyses-dérivés portent sur un même objet.

À condition d'admettre ce défaut de représentation graphique, le complexe d'analyses permet d'envisager sur son modèle la représentation de complexes d'objets sémiotiques, partant ces complexes d'objets sémiotiques (ou complexes de sémiotiques) eux-mêmes en tant que concepts théoriquement possibles.

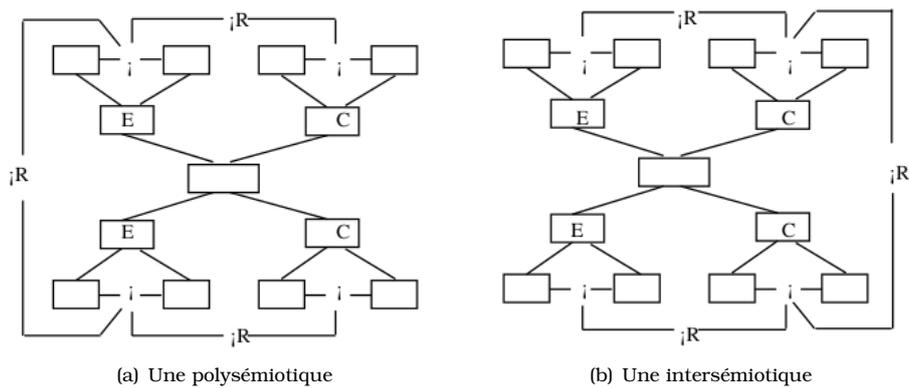


FIGURE 9
Complexes de sémiotiques : une polysémiotique et une intersémiotique

Le défaut de représentation inhérent aux figures graphiques du complexe d'analyses a pu être pallié pour celles du complexe de sémiotiques. La mutation instaurée entre les deux plans d'expression (Figure 9a) ou entre les deux plans de contenu présuppose nécessairement les analyses qui ont permis de dégager ces plans. Elle ne saurait donc décrire ni tester utilement la structure d'objets sémiotiques d'ores et déjà constitués mais décrire seulement, dans un temps second, pour une autre forme structurale, l'isomorphisme qui se dégage entre ces objets à partir d'un de leurs plans.

Les complexes de sémiotiques offrent selon nous le moyen de définir les concepts de polysémiotique et d'intersémiotique. Commençons par donner une définition d'un complexe de sémiotiques. Par complexe de sémiotiques on entend une hiérarchie de sémiotiques portant sur le même objet, hiérarchie dans laquelle une mutation est établie entre un plan de chaque sémiotique. Une première distinction s'instaure ainsi parmi les types sémiotiques entre les sémiotiques et les complexes de sémiotiques, ceux-ci ne constituant pas eux-mêmes des sémiotiques (leur objet n'est pas analysable comme un objet sémiotique).

La Figure 9a offre alors une modélisation théorique pour le concept de polysémiotique. Une polysémiotique est une hiérarchie mettant en relation les plans d'expression d'analyses paradigmatiques portant sur le même objet sémiotique. Soit un film. Ce film peut être considéré comme une polysémiotique pour les trois raisons suivantes. Premièrement, il est susceptible d'être analysé en deux (au moins deux) sémiotiques : une sémiotique linguistique et une sémiotique iconoplastique. Ces deux sémiotiques ont le même objet dès lors qu'elles s'analysent à partir des mêmes manifestations (plan, séquence, film entier) ; en retour, ces manifestations sont tenues pour complexes du fait que plusieurs analyses sont appelées à en dégager

les formes. Deuxièmement, le film est décrit comme un objet polysémiotique par le lien existant entre les plans d'expression de ses deux sémiotiques – c'est pourquoi il est qualifié d'*audio-visuel*. La polysémiotique peut tester le lien entre ses plans d'expression en faisant commuter deux unités d'expression appartenant à l'une de ses sémiotiques et en observant les répercussions que cette commutation implique pour l'autre de ses sémiotiques (typiquement : addition ou soustraction d'une voix off sur un même plan ; dialogue filmé en plan séquence ou en champ / contre-champ). Troisièmement, le test polysémiotique vise des différences formelles entre des unités paradigmatiques. En particulier, dans sa fonction la plus large, il éprouve le nombre et la qualité des sémiotiques utiles à l'analyse de l'objet. Ainsi, pour le film, Metz (1970, p. 10) a compté, sans beaucoup d'assurance (car le test reste délicat), cinq sémiotiques en présence : images mouvantes, mentions écrites, paroles, bruits et musique.

La Figure 9b est le pendant de la Figure 9a. Elle modélise un concept d'intersémiotique défini comme une hiérarchie mettant en relation les plans de contenu d'analyses syntagmatiques portant sur le même objet sémiotique. À l'instar de la polysémiotique, l'intersémiotique est une structure formelle qui peut être décrite à partir des analyses d'un objet sémiotique tenu pour le même. L'apparement avec la polysémiotique, toutefois, s'arrête là, en dépit de l'air de symétrie qu'offre la modélisation graphique. Car, *primo*, comme ce sont les plans de contenu des objets sémiotiques que met en relation l'intersémiotique, il appartient à sa propre structure, et à elle seule, de tenir pour un même objet les objets sémiotiques qu'elle inclut. En dehors de sa hiérarchie, les manifestations de ces objets sémiotiques sont considérées pour différentes, puisque, ainsi que nous l'avons vu plus haut, ce sont les différences formelles du plan d'expression qui déterminent

l'analyse sémiotique. Il n'empêche que l'objet intersémiotique peut être naturalisé, c'est-à-dire manifesté sans considération pour les formes d'expression. *Secundo*, l'intersémiotique vise des différences formelles entre unités syntagmatiques, et non pas entre unités paradigmatiques. Autrement dit, une intersémiotique est une *syntaxe*, au sens où l'entend Hjelmslev : une structure formelle d'un plan de contenu produite par l'analyse syntagmatique. Et, parmi les syntaxes, elle se particularise en ceci que sa structure formelle est dégagée à partir de plusieurs analyses syntagmatiques, exercées sur les plans de contenu de plusieurs objets sémiotiques.

4. Le récit comme intersémiotique

Le concept d'intersémiotique ainsi qu'il a pu être construit à partir de la modélisation théorique proposée par Hjelmslev permet de rendre compte, ainsi qu'on tâchera brièvement de le montrer, du récit. *Grosso modo*, un récit est un modèle syntaxique dont des analyses sémiotiques peuvent montrer l'application à des romans, à des films, à des albums de bandes dessinées, etc. Tel récit, que l'un connaît par un roman et un autre par un film, est susceptible en outre d'être raconté de vive voix ; le récit admet ainsi une manifestation qui semble détachée des formes d'expression romanesque et filmique par lesquelles les pratiques culturelles le véhiculent ; c'est à travers ce genre de détachement qu'un concept se naturalise.

Que les propriétés définitionnelles qui ont été accordées à l'intersémiotique correspondent à celles du récit peut être confirmé par la littérature narratologique. Chez Brémond, le récit est « une couche de signification autonome, dotée d'une structure » (Brémond, 1964, p. 4). Transposé dans la terminologie hjelmslévienne : le récit est un plan de contenu que la mutation intersémiotique permet d'autonomiser face aux plans d'expression avec lesquels il est associé dans les sémiotiques. Chez Barthes : « on ne peut douter que le récit soit une hiérarchie d'instances. Comprendre un récit, ce n'est pas seulement suivre le dévidement de l'histoire, c'est aussi y reconnaître des "étages", projeter les enchaînements horizontaux du "fil" narratif sur un axe implicitement vertical » (Barthes, 1966, p. 5). Le même Barthes précise, pour qui verrait avec inquiétude dans ce terme de *hiérarchie* qui convient si bien à la modélisation hjelmslévienne, ainsi que dans le terme de *structure* avancé par Brémond, la projection d'un axe paradigmatique, que « l'analyse structurale du message narratif [est] d'ordre syntagmatique » (Barthes, 1964, p. 3). De fait, pour Hjelmslev, une syntaxe est conduite selon un principe d'analyse non moins hiérarchique et structural que le produit d'une analyse paradigmatique. Même commentaire théorique chez Greimas,

dont le travail d'analyse effectué sur un mythe Bororo initialement décrit par Lévi-Strauss consiste « 1° dans la présentation du texte sous la forme canonique d'*énoncés narratifs* comportant chacun sa fonction, suivie d'un ou de plusieurs actants ; 2° dans l'organisation des énoncés en algorithmes constitutifs de *syntagmes* narratifs » (Greimas, 1966a, p. 37). Les « algorithmes constitutifs de *syntagmes* » correspondent à l'analyse hiérarchique d'une syntagmatique, et en sont d'ailleurs probablement inspirés.

Il ne semble pas cependant que personne avait jamais songé jusqu'à présent à rapprocher le récit de la notion d'intersémiotique. Tant que le concept d'intersémiotique n'était pas distingué de celui de polysémiotique, le rapprochement manquait sans doute de vraisemblance. Or il importe de voir aussi qu'une fois distinguées par la conceptualisation théorique l'étude intersémiotique et l'étude polysémiotique demeurent complémentaires, ce qui a pu contribuer à leur confusion. L'effort de généralisation et d'abstraction qui a guidé les sémioticiens autour de Greimas et qui a permis d'élaborer le récit comme un algorithme de fonctions a été sollicité par la coprésence de divers modes d'expression dont jusqu'alors les philosophes, les anthropologues ou les linguistes n'avaient pas cherché à dégager les invariants structuraux. On voit ainsi que la portée des recherches des sémioticiens, bien au delà de Propp, dont le travail est resté entièrement dépendant d'un corpus (celui des contes dits merveilleux dans l'index du folklore russe dressé par Aarne et Thompson), résulte de la reconnaissance d'une situation polysémiotique générale. En cela, du reste, les sémioticiens ont suivi l'enseignement de Saussure pour qui, déjà, la langue est forme et en tant que telle indépendante des substances — phoniques, graphiques, etc. — dans laquelle elle se manifeste. C'est un semblable souci de généralisation qui a guidé l'approche de productions culturelles autres que littéraires — films, albums de bande dessinée, affiches publicitaires : le pari que ce qui court entre le dessin et le texte, comme entre l'image-mouvement et la bande-son, ce sont des contenus comparables, c'est-à-dire commutables et permutable, dans un récit verbo-iconique ou audio-visuel.

5. Les types intersémiotiques

Le point de départ théorique dont nous sommes partis pour construire l'intersémiotique montrera son efficacité en permettant de concevoir, à l'instar du récit, d'autres intersémiotiques. Une typologie raisonnée des intersémiotiques pourra ainsi être présentée.

On voudrait au préalable faire une observation d'ordre épistémologique. Il est souvent arrivé, en sémiotique comme en d'autres disciplines, qu'un concept forgé à partir d'un domaine d'études soit transposé et appliqué dans un autre domaine d'études. Par exemple, lorsqu'on a commencé à parler de « sémiotique du ci-

néma », on entendait saisir un objet empirique connu — le cinéma — *comme* un objet théoriquement construit — une sémiotique — à l’instar d’objets relevant d’autres pratiques empiriques et de domaines d’études précédemment constitués. L’adéquation de l’objet sémiotique à l’objet cinématographique restait à démontrer, à se développer, à travers les études d’un domaine en constitution, plébiscitant les méthodes d’analyse sémiotique, sans que jamais, naturellement, l’empirisme de l’objet soit remis en cause. On a donc fait l’hypothèse d’une nature sémiotique du cinéma, et dans cette hypothèse l’objet théorique a pu recevoir lui-même quelque altération de façon à s’ajuster à l’objet empirique. La stabilité de cet objet théorique en est atteinte, a priori comme a posteriori, car ce ne sont évidemment pas les mêmes ajustements qui sont sollicités quand, au lieu du cinéma, on applique cet objet à l’étude, par exemple, de la peinture, de la musique ou du web. Autrement dit, si les spécialistes du cinéma savent à quoi s’en tenir, en principe, quand ils évoquent une sémiotique du cinéma, tout de même que le chercheur en communication conçoit une sémiotique du jeu vidéo ou une sémiotique du marketing, ce n’est pas nécessairement le même type d’objectivation théorique que le terme de sémiotique rencontre dans chaque cas. Cette variété conceptuelle, qui n’est que relativement gênante pour les applications de la méthode sémiotique (il revient à chaque domaine d’études empiriques de sélectionner et de développer une sémiotique qui lui soit appropriée), l’est davantage pour la construction d’un objet théorique en passe de généralisation et de naturalisation. On évite de courir un tel risque lorsque le point de départ d’élaboration d’un concept est essentiellement théorique, ainsi qu’il en est dans cet article pour l’intersémiotique. Un tel point de départ n’empêche aucun ajustement à venir, selon le besoin, mais assure à la sémiotique dite générale une assise stable pouvant servir de garant à la fois épistémologique et méthodologique pour l’emploi des concepts dans les études empiriques qui se réclament de la discipline sémiotique. — Mais refermons cette parenthèse épistémologique.

On trouve des esquisses de typologie intersémiotique, quoi qu’elles ne se présentent pas sous ce terme, chez les sémioticiens narratologues quand ceux-ci cherchent à définir le récit.

Selon Brémond (1966), le récit se définit d’abord comme succession, en quoi il se distingue d’autres

« discours » tels que la description, la déduction et l’effusion lyrique. Il se définit en outre, parmi les successions, comme une entité intégrative, et se distingue en cela d’autres « chronologies », « énonciations d’une succession de faits incoordonnés » (on pense volontiers ici aux annales). Enfin le récit est caractérisé par « l’implication d’intérêts humains », quoique, à vrai dire, on voit difficilement quelle mise en discours pourrait manquer à cette caractéristique, surtout si elle doit être rangée parmi les successions intégratives. Hormis cette dernière caractéristique, il se confirme que Brémond définit le récit par sa syntaxe, en la distinguant d’autres structures syntaxiques.

Chez Greimas (1966b), l’essai typologique est plus retors — ou plus interpellant. Le récit y est considéré comme une affabulation (sans qu’on puisse déterminer s’il existe des affabulations qui ne seraient pas des récits) et, en tant que telle, se distingue du « radotage », « propos décousus sur des choses et des personnes plus ou moins familières » (p. 123). On s’étonne que Greimas ait choisi des termes aussi chargés d’affects pour désigner les catégories les plus générales des « messages », ce qui l’amène à donner pour exemple de « radotage » (avec des guillemets, tout de même) *Les Caractères* de La Bruyère ! Toujours est-il que cette distinction est introduite dans une section concernant la « manifestation syntaxique », dite aussi parfois « combinatoire syntaxique », et que l’affabulation s’y démarque du « radotage » de la même manière que, chez Brémond, le récit se distingue des discours sans succession — et c’est tout ce qui nous importe de souligner.

On se propose alors d’établir une typologie des intersémiotiques en fonction de deux critères théoriques. De fait, le caractère « décousu » (Greimas) ou « incoordonné » (Brémond) nous paraît recouvrir deux valeurs distinctes : 1° une valeur temporelle, selon laquelle l’avant et l’après sont des effets de sens nécessaires à la structure syntaxique ; 2° une valeur tensive, selon laquelle les effets de sens propre à la structure syntaxique sont ou non cohésifs. On distinguera de ce fait, selon le premier critère, des *chrono-syntaxes* et des *topo-syntaxes* ; et, selon le second critère, des syntaxes cohésives ou *intensives*, et des syntaxes dispersives ou *extensives*. En croisant ces deux critères, on obtient une typologie à quatre entrées, dont les types sont dégagés dans le tableau ci-dessous, accompagnés d’une figuration graphique et de possibilités de manifestation (voir Table 1).

La forme structurelle du *récit* (ou *narration*) est une tresse. Des fils se nouent au fur et à mesure de sa progression syntaxique. Ils s’entrelacent, se superposent, se doublent, s’enchevêtrent aussi, mais tout cela aboutit à l’une ou l’autre forme de nœud, parmi les

innombrables techniques du nouage narratif. Les fils narratifs peuvent être nombreux et vibratiles, ou au contraire épais et musculeux. Certains se raccrochent en cours de route, d’autres seulement à la fin du récit. Mais il y a un moment, situé à la fin du récit, c’est-à-

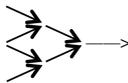
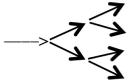
	<i>Syntaxes intensives</i>	<i>Syntaxes extensives</i>
<i>Chrono-syntaxes</i>	 <p><i>Récit</i> (tableaux à scènes, films de fiction, romans, bandes dessinées)</p>	 <p><i>Déduction</i> (démonstrations algébriques, analyses graphiques, traité logique)</p>
<i>Topo-syntaxes</i>	 <p><i>Argumentation</i> (tableaux de genre, films documentaires, articles scientifiques, spots publicitaires)</p>	 <p><i>Description</i> (tableaux de paysage, films expérimentaux, vidéo art, albums)</p>

TABLE 1
Syntaxes

dire au bout d'une interprétation, où tous sont pris dans une pince grâce à laquelle ils donnent tout leur effet.

La forme structurelle de la *déduction*, c'est l'arbre : tronc, branches maîtresses, branches secondaires, etc. La ramification se poursuit en s'étendant généralement sur une aire très large. Elle donne lieu à un feuillage, qui découle de la déduction mais n'en fait pas véritablement partie (à chaque saison, le feuillage tombe et est régénéré, tandis que la déduction se transforme, grandit, se solidifie). Les racines non plus ne font pas partie de la déduction proprement dite ; narratives, elles ne sont pas censées être visibles. Mais il y a une base où la déduction donne à voir un commencement et d'où sa force se diffuse tant qu'elle se développe.

La forme structurelle de la *description* ressemble à une fleur. Pétales aux couleurs pleines, chatoyantes, striées ou en dégradé, aux formes régulières ou extravagantes, lobaires ou papillonantes, aux textures soyeuses, moirées et délicates. Comme la déduction, la description s'organise autour d'un centre, son pistil, auquel ses pétales sont attachés. Ce centre reste parfois invisible (il est impudique, littéral) sous la corolle ; il est en tout cas présupposé.

Enfin l'*argumentation* est, structurellement parlant, un labyrinthe. On y entre ; il convient d'en sortir, le plus souvent par là même où l'on est entré, ou juste à côté. On dit en outre qu'au cœur du labyrinthe se cache un trésor. Cependant, dans le labyrinthe ce qu'on rencontre surtout ce sont des chausse-trapes, des détours, des murs aveugles qui obligent à revenir sur ses pas. L'arpenteur de labyrinthe connaît cette sensation assez curieuse d'être le maître des lieux ; non, certes, l'architecte, mais l'ordonnateur d'une manière d'habiter, le responsable d'une habitation. Car,

en dépit de tous les tours et détours architecturaux, le trésor et la sortie sont les seuls lieux par lesquels le labyrinthe fait sens.

L'argumentation et la description sont propices à l'art rhétorique. Les lieux y sont aménagés et trouvent dans le sujet modal un médiateur. Le récit et la déduction sont plus accessibles à l'analyse sémiotique : les temps s'y distribuent d'une manière directement objectivable. Toutefois le récit partage avec l'argumentation une praxis qui rend leur forme intersémiotique presque tangible, alors que la déduction, non moins que la description, sont dépositaires d'un idéal, d'un transcendant qui ne peut que déchoir dans leurs manifestations et demeure de ce fait insaisissable. Ces apparentements croisés entre les différentes formes intersémiotiques laissent aussi entendre, on s'en doute, bien des hybrides et des couplages parmi les manifestations. La présentation tentée ici n'a été qu'une épure spéculative. ●

Références

- Ablali, Driss ; Ducard, Dominique (dir.)
2009. *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*. Paris : Honoré Champion ; Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Barthes, Roland.
1964. Présentation. *Communications*, n. 4.
- Barthes, Roland
1966. Introduction à l'analyse structurale des récits. *Communications*, n. 8.
- Brémond, Claude
1964. Le message narratif. *Communications*, n. 4.

- Brémond, Claude
1966. La logique des possibles narratifs. *Communications*, n. 8.
- Édeline, Francis
2012. Magritte et l'intersémiotique. In : *Communication au colloque « Magritte : perspectives nouvelles, nouveaux regards »*, Toronto : 9-11 mai 2012.
- Greimas, Algirdas Julien
1966a. Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique. *Communications*, n. 8.
- Greimas, Algirdas Julien
1966b. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse.
- Greimas, Algirdas Julien ; Courtés, Joseph
1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Hjelmslev, Louis
1975. *Résumé d'une théorie du langage. Travaux du cercle linguistique de Copenhague XVI*. Traduction française partielle dans *Nouveaux Essais*, Paris, P.U.F., 1985. p. 87-130.
- Metz, Christian
1970. *Langage et cinéma*.
- Molinié, Georges
2004. *Sémiostylistique*. Paris : P.U.F.
- Paveau, Marie-Anne
2010. Interdiscours et intertexte. Généalogie scientifique d'une paire de faux jumeaux. In : Ablali, Driss & Kastberg, Margareta. *Linguistique et Littérature. Cluny, 40 ans après*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté. p. 93-105.
- Rastier, François ; Duteil-Mougel, Carine
2009. "Sémiotique des cultures". In : Ablali Ducard (2009), p. 89-95.

Dados para indexação em língua estrangeira

Badir, Sémir

Les intersémiotiques

Estudos Semióticos, vol. 9, n. 1 (julho de 2013)

ISSN 1980-4016

Resumo: *A exemplo de algumas noções já familiares, cuja definição, no entanto, nem sempre pode ser julgada satisfatória sob o ponto de vista da precisão semântica, tais como as noções de intertexto, interdiscurso ou interlíngua, o conceito de "intersemiótica" exige, antes de mais nada, que se explicitem as relações entre determinado "objeto" e seu correspondente "inter-objeto" em foco. Para o estudo das intersemióticas, este trabalho propõe, em primeiro lugar, três grandes distinções : (i) uma distinção entre plano da expressão e plano do conteúdo; (ii) entre estrutura formal e manifestação; (iii) entre as apreensões paradigmática e sintagmática. A seguir, mantendo em mente os ensinamentos de Hjelmslev a propósito dos tipos semióticos (Résumé of a theory of language), introduz-se uma tipologia das intersemióticas com base em dois critérios, o do "valor temporal" (cronossintaxes vs. topossintaxes) e o do "valor coesivo" (sintaxes coesivas vs. sintaxes dispersivas) das formas estruturais. Assim se esboça uma primeira distribuição de quatro diferentes intersemióticas – relatos, deduções, argumentações e descrições; cada um desses quatro tipos é passível de se concretizar mediante múltiplas possibilidades de manifestação.*

Palavras-chave: *intersemiótica, Louis Hjelmslev, relato*

Como citar este artigo

Badir, Sémir. Les intersémiotiques. *Estudos Semióticos*. [on-line] Disponível em: { <http://revistas.usp.br/esse> }. Editores Responsáveis: Ivã Carlos Lopes e José Américo Bezerra Saraiva. Volume 9, Número 1, São Paulo, Julho de 2013, p. 1-12. Acesso em "dia/mês/ano".

Data de recebimento do artigo: 15/novembro/2012

Data de sua aprovação: 10/janeiro/2013
